

Selon les théories biologiques dites nativistes, la moralité humaine résulte de dispositions émotionnelles innées de l'espèce humaine. Martin Hoffman, de l'Université de New York, Colwyn Trevarthen, de l'Université d'Édimbourg, et Nancy Eisenberg, de l'Université de l'Arizona, ont montré que les bébés ressentent les émotions des autres dès qu'ils reconnaissent leur existence ; on a observé de tels comportements dès la première semaine après la naissance. La honte, la culpabilité et l'indignation apparaissent également très tôt : les jeunes enfants sont souvent outrés par la violation des attentes sociales, telle une infraction aux règles de leur jeu favori.

Ces dispositions sont universelles : elles ont été retrouvées chez des nourrissons ougandais, américains, européens et israéliens. Partout dans le monde, les enfants naissent avec de l'affection pour leurs proches et de l'aversion envers les comportements inhumains ou injustes. Les différences dans le déclenchement et l'expression de ces réactions n'émergent que plus tard, lorsque les enfants ont été exposés aux systèmes de valeur particuliers de leur culture.

L'apprentissage intervient également : les normes et les valeurs comportementales s'acquièrent par l'observation, l'imitation et la récompense ; le comportement moral dépend

du contexte et varie indépendamment des croyances affichées. Dans les années 1920, Hugh Hartshorne et Mark May ont ainsi étudié les réactions des enfants qui ont l'occasion de tricher, et ils ont découvert que le comportement infantile est déterminé par leur estimation de la probabilité d'être pris. Ce comportement ne peut être déduit ni de leur conduite dans une situation antérieure, ni de leur connaissance de règles morales communes.

Une nouvelle analyse des données de Hartshorne et May a révélé que les plus jeunes trichaient plus souvent que les adolescents. Dans une faible proportion, la socialisation ou le développement mental restreignent peut-être la malhonnêteté.

Le développement intellectuel est au centre de la troisième théorie, qui indique que la vertu et le vice sont une question de choix conscient. Selon Jean Piaget et Lawrence Kohlberg, les auteurs de la théorie cognitive la plus connue, les croyances morales précoces des enfants sont orientées vers le pouvoir et l'autorité. Après un temps où la force prime sur le droit, les jeunes enfants découvrent que les règles sociales, définies par le groupe, sont renégociables, et que la réciprocité des relations est préférable à une soumission unilatérale. Kohlberg a proposé de décomposer la maturation du jugement moral en six étapes (voir l'encadré ci-contre).

La conscience contre le chocolat

Largement utilisée, l'échelle de Kohlberg souffre néanmoins de quelques défauts. La sixième étape, la plus évoluée, où la conception morale repose exclusivement sur des principes abstraits, est rarement atteinte. De surcroît, de nombreuses études (dont certaines ont été effectuées dans mon laboratoire) ont montré que les enfants sont bien plus moraux que ce qu'indiquent les premières étapes du modèle. Ils n'agissent pas simplement par peur de la punition : lorsqu'un camarade de jeu s'approprie une assiette de biscuits ou refuse de laisser la balançoire, on les entend souvent protester : «Ce n'est pas juste!» Parallèlement, les enfants partagent avec les autres, même quand leurs parents le leur interdisent. Les enfants de maternelle croient généralement au partage équitable des biens, et leurs

Les six étapes du discernement moral

En grandissant, les enfants et les jeunes adultes dépendent de moins en moins des influences extérieures et de plus en plus de croyances personnelles. Dans les années 1950, Lawrence Kohlberg a proposé un modèle de progression morale en six étapes, regroupées en trois niveaux. Ce modèle est fondé sur l'étude de 58 jeunes, interrogés régulièrement pendant 20 ans. On évaluait la maturité morale en analysant des justifications de leurs réponses (oui ou non)

à des dilemmes hypothétiques (par exemple, un époux a-t-il le droit de voler un médicament pour sa femme mourante?). À mesure que les jeunes grandissent, leur sens moral évolue. Aucun des jeunes étudiés n'a atteint la sixième étape. Malgré son efficacité, ce modèle reste insuffisant pour expliquer le comportement réel des individus : deux personnes au même stade de développement moral agissent parfois très différemment.

NIVEAU 1 : INTÉRÊT PERSONNEL

PREMIÈRE ÉTAPE PUNITION : "Je ne le fais pas, parce que je ne veux pas de punition."

DEUXIÈME ÉTAPE RÉCOMPENSE : "Je ne le fais pas, parce que je veux une récompense."

NIVEAU 2 : APPROBATION SOCIALE

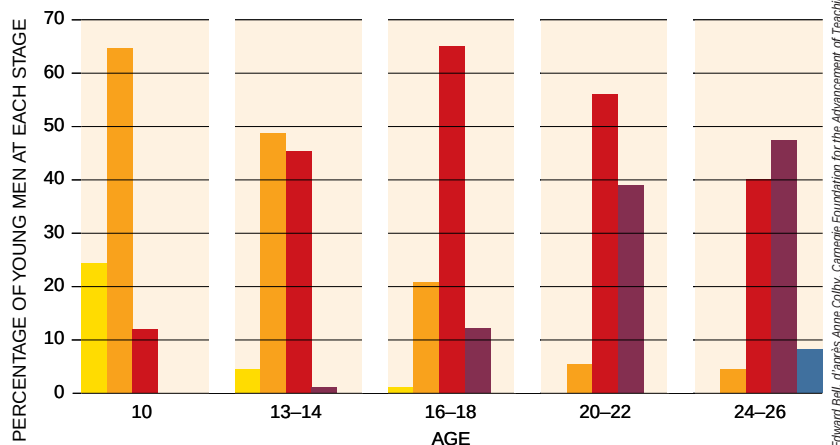
TROISIÈME ÉTAPE RELATIONS INTERPERSONNELLES : "Je ne le fais pas, parce que je veux que les autres m'aiment."

QUATRIÈME ÉTAPE ORDRE SOCIAL : "Je ne le fais pas, parce que c'est illégal."

NIVEAU 3 : IDÉAUX ABSTRAITS

CINQUIÈME ÉTAPE CONTRAT SOCIAL : "Je ne le fais pas, parce que j'ai l'obligation de ne pas le faire."

SIXIÈME ÉTAPE DROITS UNIVERSELS : "Je ne le fais pas, parce que ce n'est pas juste, quoique les autres en disent."



Edward Bell, d'après Anne Colby, Carnegie Foundation for the Advancement of Teaching

comportements sont fondés sur les émotions des autres («Je veux que mon ami se sente bien»), la réciprocité («Elle me prête ses jouets») et l'égalité («On devrait tous avoir la même chose»). Ils découvrent ces notions à travers la confrontation avec leurs semblables au cours du jeu. Ils apprennent notamment que, sans justice, les jeux finissent toujours mal.

Aucune des trois théories classiques n'explique complètement le développement, ni le comportement moral, car elles négligent la personnalité et l'engagement de l'enfant. Aujourd'hui, les psychologues étudient comment les enfants vivent ou non à la hauteur de leurs idéaux.

Mes collègues et moi-même avons étudié comment les enfants luttent contre la tentation. Nous avons demandé à des groupes de quatre enfants de confectionner des bracelets et des colliers avec du fil et des perles. Après les avoir chaleureusement remerciés pour leur travail, nous avons récompensé chaque groupe avec dix bonbons au chocolat. Puis nous leur avons demandé de partager la récompense et nous avons quitté la pièce, les observant à travers un miroir sans tain.

Avant l'expérience, nous avions interrogé chaque enfant sur son idée de l'équité. Nous voulions vérifier si la perspective du vrai chocolat aurait raison de leur sens abstrait du bien et du mal. Nous avons également confronté un groupe contrôle malheureux à un problème identique, en utilisant des rectangles de carton au lieu de chocolat. Afin d'évaluer l'influence de l'âge sur les relations entre la moralité de situation et la moralité hypothétique, nous avons étudié des groupes d'enfants âgés de quatre, de six, de huit et de dix ans.

Les enfants récompensés par du carton ont été presque trois fois plus généreux les uns envers les autres que ceux qui ont reçu du chocolat. Nous en concluons que les idéaux des enfants ont une influence sur leur comportement, mais seulement dans les limites de leur intérêt personnel.

Néanmoins, les idées morales résistent en partie. Par exemple, les enfants qui avaient préconisé des solutions fondées sur le mérite («Celui qui a le mieux travaillé devrait avoir le plus de bonbons») furent ceux qui défendirent le plus souvent le mérite lorsqu'il fallut vraiment partager. Ils ont toutefois été



2. LA PLUPART DES ENFANTS apprennent qu'être honnête évite souvent (pas toujours) les bagarres. Ils grandissent ainsi avec un sens de la morale.

plus prompts à utiliser cet argument lorsqu'ils prétendaient eux-mêmes avoir travaillé plus que les autres. Quand ils ne pouvaient revendiquer un travail supérieur, ils abandonnaient la méritocratie pour l'égalité.

Les enfants ont pourtant rarement renoncé à l'équité. Même avec une conception variable de la justice, ils n'ont pas eu recours à des justifications égoïstes : «Je devrai en avoir plus parce que je suis grand» ou : «Les garçons aiment plus les bonbons que les filles, et je suis un garçon». De tels arguments ont généralement été ceux d'enfants qui avaient déclaré ne croire ni en l'égalité, ni en la méritocratie. Les enfants les plus âgés croyaient plus souvent en l'équité et se tenaient plus souvent à cette idée, même quand elle ne les avantagait pas : les idéaux ont une influence croissante sur la conduite des enfants à mesure qu'ils grandissent.

Faire et bien faire

Cependant, cette évolution n'est pas automatique : les idéaux doivent devenir un élément central de l'identité personnelle. Par exemple, lorsqu'une personne devient capable de vouloir être honnête (après avoir voulu que tout le monde soit honnête), la probabilité qu'elle soit

franche augmente. L'identité morale d'une personne correspond à son utilisation des principes moraux qu'elle invoque pour se définir. L'identité morale détermine non seulement la manière juste d'agir, mais aussi pourquoi agir ainsi. Cette distinction est indispensable à la compréhension de la diversité des comportements moraux. Les idéaux fondamentaux sont largement partagés, mais tous ne les appliquent pas.

La plupart des enfants et des adultes pensent qu'il est mauvais de faire souffrir autrui, mais quelques-uns seulement agissent, par exemple contre la discrimination ethnique au Kosovo en donnant de l'argent ou en prenant l'avion pour les Balkans. Leur inquiétude à propos de la souffrance humaine est centrale dans leur identité et dans les objectifs de leur vie : ils interviennent malgré les risques.

Chez des personnes avec une longue histoire publique de charité ou d'engagement pour les droits de l'homme, nous avons rencontré un haut niveau d'intégration entre l'identité personnelle et les soucis moraux : les individus qui se définissent par leurs objectifs moraux sont plus sensibles aux problèmes moraux dans les événements quotidiens, et ils se sentent plus impliqués dans ces problèmes. Cependant, ces personnalités